

Marc Jeannerod, *De la physiologie mentale. Histoire des relations entre la biologie et la psychologie*, Paris : Éditions Odile Jacob, 1996, 245 pages.

Claude Lagadec

Volume 7, Number 2, Spring 1997

L'héritage de l'herméneutique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/801053ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/801053ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)

1920-2954 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lagadec, C. (1997). Review of [Marc Jeannerod, *De la physiologie mentale. Histoire des relations entre la biologie et la psychologie*, Paris : Éditions Odile Jacob, 1996, 245 pages.] *Horizons philosophiques*, 7(2), 152–152.
<https://doi.org/10.7202/801053ar>

Marc Jeannerod, *De la physiologie mentale. Histoire des relations entre la biologie et la psychologie*, Paris : Éditions Odile Jacob, 1996, 245 pages.

Nouvel avatar dans la longue histoire du spiritualisme français qui continue à se demander comment sa *res cogitans* parvient à se dépêtrer de sa *res extensa*. La conclusion de l'ouvrage en résume très bien le propos : «La psychologie comme science de l'esprit ne pouvait s'individualiser qu'après qu'eut été assignée à l'esprit sa vraie place parmi les phénomènes de la nature». C'est la victoire de l'esprit sur la matière. Le titre choisi par l'auteur est aussi instructif que l'était celui de son livre précédent : *Le cerveau-machine. Physiologie de la volonté* (Paris, Fayard, 1983), dans lequel il montrait l'apport de l'esprit à l'autonomisation de l'être humain. Dans les deux cas il s'agit d'une psychologie des facultés.

L'ouvrage comprend cinq chapitres. Le premier porte sur la phrénologie de Franz Gall (1758-1828), ou étude de la conformation extérieure du crâne. Cette approche voulait découvrir les localisations de l'esprit humain par l'examen des bosses et dépressions à la surface du crâne. Gall affirmait ainsi avoir découvert l'emplacement de pas moins de 27 facultés : celui de l'attachement, celui des amitiés, de l'instinct carnassier, de la vanité, de l'ambition, etc. Plus tard, son assistant J.-C. Spurzheim ajoutera encore huit autres facultés. Une grande partie de cette période aura aussi été consacrée à la localisation cérébrale des fonctions du langage. Le deuxième chapitre porte surtout sur l'étude des lobes frontaux et les opérations de lobotomie. Le troisième traite de l'associationnisme anglais et américain de Mill à James et au-delà, qui dominera pendant plus de cinquante ans l'évolution des idées en psychologie. Le chapitre suivant décrit le développement de la psychologie du réflexe, de Pavlov à Watson et Skinner et le triomphe du béhaviorisme. Enfin un dernier chapitre est consacré à la psychiatrie et à la théorie de la dégénérescence.

La facture de l'ouvrage est remarquable, le style alerte et limpide. Les notes souvent très élaborées sont reportées en fin d'ouvrage, ce qui rend la lecture agréable. Une bibliographie, un index des noms propres et un index des matières complètent l'ensemble.

La méthode adoptée fait que le concept d'esprit qui se dégage de cet ouvrage dépend entièrement de ce que l'auteur croit savoir de la biologie, d'une part, et de la psychologie, d'autre part. En biologie il affirme que l'esprit est la fonction du cerveau et que «sous la pression adaptative, l'organe et la fonction se créent et se justifient mutuellement. Mais la fonction dépasse l'organe» (p. 186). Le moins que l'on puisse dire est que cette biologie imaginaire, évidemment non-darwinienne, autorise toutes les fantaisies verbales et les triomphes à bon compte.

En matière de psychologie l'auteur est davantage conscient des limites inhérentes à son approche, il reconnaît qu'il en existe d'autres dont il n'entend pas sous-estimer l'importance. Mais le lecteur est tout de même frappé par l'extrême pauvreté du concept d'esprit produit par cette psychologie définie uniquement en opposition à une biologie elle-même exsangue : c'est une monade asociale. Par exemple, un grand absent de cet ouvrage est Jean Piaget qui est l'un des rares psychologues à avoir montré le rôle décisif du social dans l'apprentissage de la pensée discursive. Ce ne sont pas des facteurs biologiques ni psychologiques qui persuadent un jour l'enfant d'adopter la règle de la non-contradiction, c'est son besoin de communiquer avec des adultes ou des pairs qui, eux, ne se contredisent pas. La psychologie de Jeannerod ne contient rien non plus sur Carl Rogers, rien sur Kurt Lewin et rien sur la Gestalt. Avec un minimum de géométrie cette monade n'aurait pas déplu à Monsieur Descartes.

Claude Lagadec
Montréal